Jr. B. 135.

N° 1.

ESSAI

SUR

LA CHLOROSE,

ou pâles-couleurs

DES JEUNES FILLES.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
Le 6 Janvier 1837,

PAR CHARLES BEIRAND,
né à LAROCHEFOUCAULD (Charente),
Ex-Chirurgien militaire à l'hôpital d'instruction de Strasbourg;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, a droit à l'indulgence de ses lecteurs. LA BRUYÈRE.

MONTPELLIER,
JEAN MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue de la Préfecture, 10.

1837.

AUX MANES

DE MON PÈRE

ET DE MA MÈRE.

Regrets éternels !

A MES FRÈRES ET SOEURS.

Amitié inaltérable.

CH. BEIRAND.

ESSAI

SUR LA CHLOROSE,

OU

PALES-COULEURS DES JEUNES FILLES.

Cette maladie a pris son nom du mot grec χλοροσ (pâleur, couleur jaune ou verdâtre), maladie dont le principal symptôme consiste dans une pâleur extrême de la face, assez souvent nuancée de jaune ou de vert. On la trouve désignée dans les auteurs, sous les noms de *fœdi colores, fœdus virginum color, chlorosma icteria alba, febris alba, febris amatoria, pallidus morbus, pallor virginum, morbus virgineus;* enfin, on la nomme vulgairement *pâles-couleurs* des jeunes filles.

La nature de cette maladie, comme celle de toutes les affections que l'anatomie pathologique n'a pas éclairées de son flambeau, est encore un sujet d'incertitude et de doute. Selon plusieurs auteurs, la chlorose serait due à une affection d'estomac, à un état d'atonie des organes digestifs; ce serait une fièvre hectique: ce point de doctrine a été surtout établi par Hoffmann, et plus récemment il a été reproduit par Gardien et adopté par un assez grand nombre de médecins.

Selon d'autres médecins recommandables, la chlorose consisterait dans un état d'asthénie des organes génitaux, et des considérations assez puissantes protègent cette opinion. Ainsi, la chlorose se montre principalement à l'époque de la puberté chez les jeunes filles, et lorsque la menstruation ne peut s'établir; elle cesse aussitôt que les menstrues coulent et se régularisent; enfin, les excitants de l'utérus sont de fort bons moyens à lui opposer.

Il semble, à voir une jeune chlorotique, que tous ses organes soient arrivés à ce point de développement où la puberté doit nécessairement éclore, mais que l'utérus en retard, ne recevant pas le degré de vie dont il a besoin pour devenir apte à la fonction qui lui est destinée, et ne donnant pas conséquemment l'impulsion sans laquelle ne peut s'opérer l'importante révolution près de s'accomplir, retienne tout le reste de l'organisme dans son état de langueur et d'inertie. En un mot, une jeune fille atteinte de chlorose peut être considérée comme un être qui se développe, et qui, passant d'un état de vie à un autre, est arrêté dans son évolution commencée et reste en quelque sorte à l'état de crysalide engourdie, parce que l'organe qui doit présider à sa nouvelle existence ne reçoit ni le développement ni la vitalité nécessaires. (L. Ch. Roche.)

Pour nous, nous croyons que, si quelquefois la chlorose est due à un état d'asthénie des organes génitaux, le plus souvent du moins elle reconnaît pour cause une affection de l'estomac, un état d'atonie des organes digestifs.

Quel que soit le siége de cette maladie, il est évident qu'elle est due à une certaine altération du sang.

En effet, cette altération est constante, elle est visible même à l'œil nu ; le sang tiré de la veine est aqueux, presque dépourvu de matière colorante; le caillot est diffluent; si on l'a tiré à l'aide des sangsues, il ne coule des piqûres qu'une sérosité à peine colorée; à l'ouverture du corps, on trouve les vaisseaux sanguins presque vides, ou contenant une espèce de lymphe légèrement teinte; les chairs sont pâles et molles.

Telles sont les altérations physiques du sang les plus apparentes.

Depuis long-temps les chimistes avaient découvert qu'en calcinant et pulvérisant le sang, si on présentait à cette substance ainsi porphyrisée une pierre d'aimant, l'attraction magnétique y démontrait la présence du fer: les auteurs sont peu d'accord sur la quantité de ce métal que le sang peut contenir. M. Berzélius a démontré que le fer se trouve dans la partie cruorique du sang; d'un autre côté, il est constant, il est évident que dans la chlorose le nombre des particules cruoriques est beaucoup diminué. N'est-il pas extrêmement probable, pour ne pas dire certain, que le sang des chlorotiques contient une moins grande quantité de fer qu'à l'état normal? Par une conséquence assez naturelle, le fer peut donc être regardé comme un des éléments, des stimulants du sang; et, cette idée une fois admise, il nous sera permis de conclure que le sang des chlorotiques est privé d'une partie de ses qualités stimulantes, et que l'absence du fer dans le sang constitue la cause prochaine, la nature essentielle de la chlorose.

Cette opinion, professée par M. le docteur Trousseau, paraît d'autant plus spécieuse, qu'on la voit tous les jours confirmée par un autre genre de preuves, c'est-à-dire la guérison prompte et sûre de cette maladie par les préparations martiales.

CAUSES.

Nous les diviserons en causes prédisposantes et occasionelles.

Causes prédisposantes. Elles sont toutes directement ou indirectement débilitantes; elles agissent le plus souvent sur tout l'organisme, et principalement sur le système circulatoire et les organes digestifs.

La chlorose s'observe le plus souvent chez les jeunes filles délicates, faibles, rarement chez les jeunes garçons, quelquefois chez certaines femmes mariées, et surtout les jeunes veuves. Le tempérament lymphatique, la constitution faible, la mélancolie, l'influence du froid et de l'humidité réunis, les aliments peu nourrissants ou indigestes; l'abus des boissons aqueuses, froides et chaudes, celui des bains chauds; l'usage prolongé de vins de mauvaise nature, l'excès de liqueurs alcooliques; des veilles excessives, un sommeil trop prolongé, une

vie sédentaire et oisive ; le défaut d'exercice, de l'influence solaire ; le séjour des grandes villes, les fatigues excessives : telles sont les causes prédisposantes signalées par la plupart des auteurs.

Causes occasionelles. Les plus communes sont : l'époque de la puberté, les affections morales tristes, la captivité, surtout l'amour contrarié ou malheureux, la privation des jouissances physiques de l'amour, la suppression brusque et prolongée des règles (mais le plus souvent l'aménorrhée est un effet et non pas une cause) ; quelquefois l'écoulement immodéré des règles, des maladies de longue durée, des hémorrhagies fréquentes.

SYMPTOMES.

Habitude extérieure. Cette maladie a une physionomie vraiment caractéristique et qui la fait deviner à la première vue : la jeune fille présente une pâleur excessive, une coloration jaunâtre, quelquefois verdâtre de la face, avec bouffissure ; les paupières sont tuméfiées le matin au moment du réveil, et habituellement entourées d'un cercle brunâtre livide, qui contraste avec la blancheur nacrée de la sclérotique et la pâleur des lèvres ; la cornée est terne, le regard comme voilé et languissant ; les yeux abattus respirent la mélancolie ; enfin, la sécheresse, la teinte plombée et terreuse de la peau, au-dessous de laquelle rampent çà et là quelques veinules, se dessinant à peine sous la forme de petits filets d'un rose tendre ; la mollesse et la flaccidité des chairs, l'œdématie des pieds : tels sont les traits principaux de la physionomie chlorotique.

Grande circulation. Le pouls est mou, petit et fréquent ; la respiration est gênée, quelquefois anxieuse ; la malade fait souvent de grandes inspirations, pousse des soupirs ; elle a des étouffements, des palpitations fréquentes et de l'essoufflement, surtout lorsqu'elle monte un escalier, ou qu'elle suit une pente un peu rapide ; enfin, l'auscultation à l'aide du cylindre fait souvent entendre dans le cœur et les grosses artères, surtout aux crurales et aux carotides, divers bruits anormaux, tels que le bruit de soufflet et un bruissement que l'on

pourrait comparer à celui que produit cet instrument de jeu d'enfants, nommé *diable*.

Appareil digestif. La malade éprouve assez souvent un sentiment pénible à la région épigastrique, qui se fait sentir jusques entre les deux épaules et semble suivre le trajet de l'œsophage ; l'appétit diminue graduellement jusqu'à l'anorexie complète ; les aliments ingérés dans l'estomac donnent de la pesanteur, du malaise, et sont plus ou moins difficilement digérés. Dans quelques cas, la malade est tourmentée de besoins factices, et réveillée pendant la nuit par un appétit illusoire; souvent perversion du goût, désir d'aliments très-sapides; elle recherche les acides, le vinaigre, les fruits verts, ou bien le goût est complétement dépravé ; elle mange en cachette des substances impropres à l'alimentation, telles que la craie, la cendre, le charbon: ces erreurs de goût peuvent encore augmenter les troubles de la digestion. Elle a des nausées fréquentes, quelquefois des vomissements de matières pituiteuses. La constipation existe presque toujours, cependant elle est interrompue de temps en temps par la diarrhée.

Système nerveux. L'appareil locomoteur tombe dans la langueur; les malades éprouvent des lassitudes spontanées, elles n'ont plus la force et le courage de se remuer; tout exercice devient pénible, fatigant: quelquefois elles ont une sorte d'horreur pour le mouvement ; elles demandent en grâce qu'on les laisse en repos, et une fois assises dans leurs chaises, elles voudraient passer là leur vie, oubliant le monde et oubliées de lui.

Les chlorotiques sont indifférentes, maussades, d'une tristesse habituelle, portée quelquefois jusqu'à la plus profonde mélancolie; on les voit souvent pousser des soupirs étouffés; on les surprend versant des larmes involontaires; les plaisirs, les amusements de leur âge n'ont plus d'attrait pour elles ; elles fuient la société de leurs compagnes et recherchent la solitude.

Appareil génital. Dans la très-grande majorité des cas, il y a aménorrhée ; ou si au début la menstruation continue d'avoir lieu, les époques s'éloignent peu à peu, deviennent plus courtes, irrégulières ; l'écoulement sanguin est chaque fois moindre ; il devient plus pâle,

plus séreux, et souvent dans les intervalles des époques, la malade a des flueurs blanches très-abondantes qui contribuent encore à l'épuiser. Le retour de chaque période menstruelle amène une exacerbation dans les symptômes ; il s'y joint de la cardialgie, des syncopes ; les malades sont assiégées d'idées sinistres ; elles tombent dans une sorte d'affaissement, de stupidité. Chez les personnes nerveuses, il y a de la céphalalgie dont le siége est surtout à l'occiput, des douleurs névralgiques à la nuque, derrière le cou, des pulsations singulières à l'épigastre ; et assez souvent la chlorose se complique de véritables accidents hystériques.

Si la maladie n'est pas arrêtée dans son cours, tous les symptômes vont s'aggravant de plus en plus: l'abdomen devient tendu, douloureux ; divers organes s'altèrent dans leur texture ; des affections organiques se développent ; la fièvre hectique s'allume, et la mort vient mettre le terme à une vie dont les ressorts paraissaient usés depuis long-temps.

DURÉE, TERMINAISON.

La durée de la chlorose est extrêmement variable, suivant qu'elle est plus ou moins bien traitée ; quelquefois elle ne dépasse pas un mois, six semaines ; d'autres fois on la voit se prolonger pendant des années entières.

Le plus souvent cette maladie se termine par le retour à la santé, mais quelquefois par une maladie organique qui peut avoir son siége dans l'estomac, le cœur, les poumons. Alors, après la mort, on trouve les altérations les plus diverses, des épanchements dans les cavités séreuses, des tubercules pulmonaires, une foule de lésions organiques, et une altération profonde du sang, comme nous l'avons indiqué ailleurs.

PRONOSTIC.

A voir une chlorotique avec son teint pâle et presque cadavéreux, avec ces troubles de toutes les grandes fonctions de l'économie,

qui ne serait tenté, au premier abord, de porter le pronostic le plus grave, et ne craindrait que cette existence si frêle ne fût menacée à tout instant de s'éteindre ? Cependant, si la chlorose est simple, sans complication de maladie viscérale, assez récente ; si surtout la menstruation est conservée, et que les malades puissent être placées dans de bonnes conditions hygiéniques et morales, il est vraiment surprenant de voir avec quelle facilité et quelle promptitude on guérit la plupart de ces malades. Sous l'influence d'un bon traitement, on voit bientôt la peau reprendre sa fraîcheur, la face son coloris, et toutes les fonctions se régulariser ; quelquefois, en moins de trois semaines ou un mois, la métamorphose est complète, grâce à la médecine dont la puissance a ici quelque chose de magique, de véritablement victorieux.

DIAGNOSTIC DIFFÉRENTIEL.

Une maladie qui est caractérisée par un groupe de symptômes si tranchés, semble devoir être difficilement confondue avec une autre ; cependant, dans la pratique, les erreurs sont assez fréquentes, soit qu'on méconnaisse la chlorose lorsqu'elle existe, soit qu'on veuille la trouver lorsqu'elle n'existe pas. C'est ainsi que nous avons vu de jeunes chlorotiques, après avoir eu l'épigastre criblé de piqûres de sangsues par des médecins qui ont la manie de voir toutes les maladies en rouge, guérir en peu de temps par l'administration de la limaille de fer, secondée d'un bon régime. Nous avons vu aussi d'autres médecins inattentifs ou préoccupés heurter avec les toniques et les stimulants contre des lésions organiques, et reconnaître leur méprise lorsque la désorganisation avait fait des progrès désastreux. Le diagnostic de cette maladie est donc un point très-important à établir ; et sans avoir la prétention de pouvoir lever toutes les difficultés, je vais essayer de jeter quelque lumière sur cette partie intéressante de la chlorose.

En première ligne se présente l'*anémie*. Cette maladie consiste, suivant les auteurs, dans la diminution de la masse sanguine ; elle tire

sa source la plus fréquente des hémorrhagies considérables ou répétées ; elle s'observe indistinctement à tous les âges et dans les deux sexes. La disparition presque complète des vaisseaux sanguins superficiels, la décoloration extrême à l'origine des membranes muqueuses, la teinte particulière de la peau, comme demi-transparente, qui rappelle celle des portraits en cire ; l'absence des phénomènes gastriques dus à la perversion du goût, et celle des troubles vers les fonctions génitales, établissent autant de signes distinctifs entre l'anémie et la chlorose. Il est facile de voir que ces différents signes ne portent que sur des nuances souvent très-fugitives ; aussi considérons-nous ces deux maladies comme ayant entre elles la plus grande affinité, et l'erreur en les confondant ne serait pas grave, car le traitement de l'une peut s'appliquer également à l'autre.

Pourra-t-on confondre la chlorose avec l'anasarque, la leuco-phlegmatié? Mais la comparaison des causes, de la marche et de la nature des symptômes établit entre elles de grandes différences ; en outre, dans la chlorose, le gonflement œdémateux qu'on observe aux pieds, aux jambes et quelquefois à toute la surface du corps, n'est que momentané ; il n'est bien marqué que vers le soir, et il disparaît la nuit ; de plus, cette infiltration séreuse ne conserve pas l'impression des doigts comme dans l'anasarque.

Sera-ce avec l'ictère? Mais, outre les caractères tirés de l'invasion de la maladie, de la nature des selles et des urines, de la coloration jaune des divers produits de sécrétion, il est un signe véritablement distinctif. Ainsi, dans la chlorose, quelque terne et jaune que soit la peau, la sclérotique conserve toujours sa blancheur, ce qui n'arrive pas dans la jaunisse.

Les diverses phlegmasies chroniques, les affections cancéreuses et tuberculeuses ont constamment, à une certaine époque, la pâleur pour symptôme ; mais cette pâleur n'est pas aussi profonde que dans la chlorose. Les pommettes, les lèvres, les membranes muqueuses à leur origine sont ordinairement colorées, au moins dans certains instants ; tandis que sous l'influence d'une émotion morale, même un peu vive, les chlorotiques trouvent à peine assez de sang pour rougir.

En outre, ces affections sont accompagnées d'un amaigrissement remarquable, tandis que les chlorotique ont de la bouffisure qui leur donne un faux air d'embonpoint. Enfin, outre les signes spéciaux de ces diverses maladies, la présence de la fièvre, qui n'existe pas dans la chlorose, servira encore à établir le diagnostic différentiel.

La décoloration de la peau qui accompagne les gastrites chroniques et les affections cancéreuses de l'estomac, est celle qui se rapproche le plus de la pâleur de la chlorose; de plus, les troubles de la digestion, presque inséparables de cette dernière maladie, rendent le diagnostic souvent difficile, et demandent une grande attention et une grande sagacité de la part du médecin, pour éviter une méprise fâcheuse. Cependant, comme la chlorose est surtout fréquente à l'époque de la puberté et les premières années qui la suivent, tandis que à cet âge les affections organiques sont très-rares; comme l'une affecte de préférence les jeunes filles, et que les autres attaquent à peu près également les deux sexes; l'absence de la fièvre d'un côté, le mouvement fébrile constant de l'autre, et d'autres signes tirés des circonstances commémoratives, comme l'hérédité, pourront mettre sur la voie du véritable diagnostic. Ensuite, la nature des matières vomies, la présence d'une tumeur à l'épigastre, lèveraient toutes les difficultés. Enfin, nous pourrions ajouter que dans l'incertitude il serait permis d'éclairer le diagnostic par un traitement exploratteur.

Enfin, les palpitations, la dyspnée, les bruits anormaux du cœur et des artères dans la chlorose, l'infiltration des jambes pourraient faire croire à une maladie organique du cœur. Mais l'âge des malades, la pâleur de la chlorose comparée avec l'injection fréquente de la face, la saillie des veines sous-cutanées, la nature du pouls, les symptômes de congestion cérébrale par intervalles, les signes tirés de la percussion et de l'auscultation dans l'anévrysme du cœur, pourront, dans la presque majorité des cas, lever toutes les difficultés.

TRAITEMENT.

Quelle que soit l'opinion que les modernes aient adoptée sur la nature de la chlorose, soit qu'ils l'aient considérée comme un état général

d'atonie, soit qu'ils l'aient attribuée à l'affaiblissement des qualités stimulantes du sang, soit enfin qu'ils y aient vu une asthénie des organes génitaux, presque tous se sont accordés à conseiller contre elle un traitement tonique général. Les préparations martiales ont toujours fait la base de ce traitement, et le fer, médicament qui guérissait du temps de Sydenham, guérit encore aujourd'hui.

Comment agit le fer administré dans le traitement contre la chlorose? Par quelle propriété est-il, pour ainsi dire, anti-chlorotique? C'est ce que nous ignorons. Mais de ce que nous ne pouvons pas expliquer son action, sa manière d'agir, il ne faut pas pour cela le rejeter de la thérapeutique. Ne suffit-il pas que de nombreuses épreuves aient démontré son efficacité, pour qu'on ait recours à lui toutes les fois qu'on a affaire à la chlorose? Vouloir tout expliquer en médecine, et ne vouloir admettre que ce qui est explicable, serait selon moi une folie ; et loin de faire faire des progrès à la science, ce serait la retarder. Qu'importe que tel mode de traitement soit inexplicable, pourvu qu'il guérisse les malades. Plus tard, par le progrès des sciences, ce qui aujourd'hui n'est qu'un doute deviendra un jour une vérité incontestable. Loin de nous la pensée de vouloir proscrire le traitement de la thérapeutique! Sans doute il serait beau pour le médecin, tel qu'un mécanicien habile, qui connaît toutes les pièces, tous les rouages de sa machine, qui explique les conditions de son jeu régulier, de son parfait mécanisme, et quand ce jeu vient à se déranger, découvre quel ressort s'est brisé, et sait d'une main sûre réparer le désordre : il serait beau, dis-je, en présence de toute maladie, de pouvoir apprécier le véritable dérangement de la machine vivante, diriger sur ses organes des agents modificateurs bien connus, suivre et régler leur action jusqu'au rétablissement complet de l'harmonie.

Mais avons-nous pénétré la nature essentielle de beaucoup de maladies? Combien possédons-nous de modificateurs bien connus? Est-il beaucoup de médicaments dont la véritable manière d'agir nous soit bien connue? Bien plus, comme pour confondre notre raison, ces médicaments que nous appelons spécifiques ne sont-ils pas ceux-là précisément dont l'influence sur l'organisme est la plus impérieuse, la

plus impénétrable ? Témoin le quinquina dans la fièvre intermittente, le mercure dans la syphilis.

Si l'absence ou une moindre proportion de fer métallique dans le sang constitue, ainsi que nous avons essayé de l'établir ailleurs, la nature essentielle de la chlorose, n'aurait-on pas pu, *à priori*, deviner l'action thérapeutique du fer? Mais comme, en cette occasion ainsi que dans beaucoup d'autres, l'empirisme devançant la théorie a démontré depuis long-temps la vertu efficace du fer dans la chlorose, je demande si on ne pourrait pas essayer de rationaliser ce médicament. Ainsi, pourrait-on avancer sans trop de témérité que le fer, outre son action tonique, c'est-à-dire quelque chose d'inconnu, guérirait la chlorose en reconstituant le sang appauvri, en lui rendant un de ses éléments le plus stimulant, et qu'en ce sens le fer serait un véritable spécifique.

Traitement pharmaceutique. Le fer, thérapeutiquement parlant, est une arme très-puissante, mais qui, pour être bien maniée, demande des mains habiles et exercées. Nous allons donc entrer dans quelques détails à ce sujet, et essayer de donner les principales indications pratiques.

Toutes les préparations ferrugineuses peuvent être employées dans la chlorose : ainsi, le fer à l'état métallique très-divisé, à l'état d'oxide et à l'état de sel. On le donne sous toutes les formes, en poudre, en pilules, dans un électuaire, soit seul, soit associé à d'autres toniques, comme l'extrait d'absinthe, de quinquina. Du reste, comme ce médicament est presque insipide, il est d'un emploi très-facile ; cependant les préparations les plus usitées sont la limaille de fer, l'éthiops martial, le tri-toxide, le sous-carbonate de fer, et le tartrate de potasse et de fer. On prescrit encore avec avantage les eaux minérales ferrugineuses de Passy, de Spa, Plombières, Forges et Vichy.

Indications préparatoires. Pour guérir la chlorose, il ne suffit pas de savoir qu'il faut donner du fer : ce serait être guérisseur à trop bon marché. Mais la médecine n'est pas si commode, si facile à faire ; notre art n'est pas l'œuvre d'une machine, le travail d'un manouvrier. Un médicament ne réussit pas partout et toujours ; il faut savoir

apprécier dans quelle circonstance il est bon. Ainsi, avant de donner les préparations martiales, il est une précaution indispensable sans laquelle point de succès : c'est d'interroger attentivement l'état de l'estomac et de l'intestin, et de reconnaître si ces organes sont aptes à recevoir le médicament. Si la malade présente seulement des symptômes d'atonie ou de gastralgie, on peut administrer le fer avec confiance, et s'il est supporté, prédire un prompt et heureux succès.

Mais si l'estomac et l'intestin sont le siége d'une irritation, s'il y a de la diarrhée, le fer augmente les accidents, et il échoue complétement. Alors il faudra préalablement combattre cette irritation, cette diarrhée, à l'aide des boissons émollientes et légèrement astringentes, comme eau de riz gommée avec cachou. M. Trousseau emploie avec avantage le sous-nitrate de bismuth, à la dose de dix-huit grains jusqu'à un demi-gros.

Lorsqu'à l'aide de ces moyens secondés du régime, la diarrhée, soit primitive, soit consécutive à l'emploi de préparations martiales, aura entièrement disparu, le temps sera venu ou de commencer ou de reprendre leur usage.

Mode d'administration. La préparation que j'ai vu employer avec le plus de succès est le sous-carbonate de fer. On fait faire des pilules avec de la gomme, de la réglisse, contenant chacune six grains de sous-carbonate de fer : le premier jour on commence par donner une pilule que la malade doit prendre immédiatement avant le repas, car alors le fer est plus facilement supporté ; le lendemain on donne deux pilules. Assez souvent il arrive que les premières pilules occasionnent quelques légères coliques ; alors on reste à la même dose, et peu à peu l'intestin s'habitue au contact de ce médicament ; et aussitôt qu'il est bien supporté, on augmente progressivement la dose, en donnant une pilule de plus par jour. Arrivé à douze pilules par jour, c'est-à-dire à la dose de 72 grains, on s'arrête, et l'on continue cette dose pendant toute une période menstruelle. Si les coliques revenaient, ou que, pendant le cours du traitement, la diarrhée menaçât de reparaître, alors on associerait avec beaucoup d'avantage, au sous-carbonate de fer, soit le sous-nitrate de bismuth, ou mieux encore le

diascordium. La malade boira une tisane légèrement tonique et stimulante, comme une infusion de mélisse, de racine d'angélique, de quinquina.

Quand le fer est bien supporté, quand surtout il est employé chez une chlorotique encore réglée, l'amélioration commence ordinairement à se déclarer après quinze jours ou trois semaines ; les lèvres et les pommettes commencent à se colorer ; la malade se sent un peu plus forte, plus allègre ; ses palpitations sont moins fréquentes, et la marche moins pénible ; souvent après six semaines ou deux mois la peau a repris toute sa fraîcheur, la face son coloris. Alors on diminue successivement la dose de fer, et en suivant une progression descendante, on arrive à ne donner que quatre pilules par jour, et l'on continue ce nombre pendant un ou deux mois.

Il arrive assez souvent qu'après un certain temps les malades vous disent qu'elles se trouvent mieux, qu'elles ne se sont jamais si bien portées ; car elles sont fatiguées du traitement, et voudraient obtenir du médecin la permission de cesser ; mais il ne faut point céder trop tôt à leurs instances, car une récidive pourrait le faire repentir de sa trop grande facilité. Mais en insistant sur l'usage du fer à petite dose, et le continuant ainsi pendant deux ou trois mois après la disparition des principaux symptômes, la guérison sera parfaitement assurée.

Traitement hygiénique. Si le fer est déjà si utile dans les hôpitaux où il n'est pas secondé par l'emploi des moyens hygiéniques convenables, combien ne sera-t-il pas puissant lorsque la malade pourra disposer des ressources précieuses de l'hygiène !

Le régime, dans la chlorose, devra former avec le fer la base du traitement. L'alimentation doit être tirée des substances toniques ; mais ce précepte donné d'une manière trop générale pourrait être dangereux, il doit être précisé davantage.

Ici, comme pour l'administration du fer, il faudra diriger ses regards sur le tube digestif. S'il y a des traces d'irritation, on prescrira les aliments légers, féculents; au contraire, si l'estomac est dans un état d'atonie, on prescrira des aliments de plus en plus stimulants, et on arrivera ainsi graduellement aux substances les plus nourrissantes, aux viandes succulentes, que l'on donnera de préfé-

rence rôties que grillées, et qui contribuent beaucoup à refaire le sang et à relever les forces.

On s'attachera aussi à régler les repas. La malade fera trois ou quatre repas par jour, à heures fixes; le matin elle pourra déjeûner avec du chocolat ferré. A chaque repas, elle boira un verre de bon vin de Bordeaux, soit pur, soit étendu avec de l'eau de Seltz ou de l'eau ferrée. En général, le médecin devra consulter le goût des malades, et ne pas leur imposer le sien. L'estomac des chlorotiques est extrêmement capricieux; il faut savoir céder à ses bizarreries mêmes, pourvu qu'elles n'aient pas de grands inconvénients: elles sont parfois des indications de la nature.

L'air que respirera la malade devra être vif et souvent renouvelé; c'est pourquoi on conseillera l'habitation de la campagne. Ce n'est pas ici un précepte banal, souvent si commode pour se débarrasser des malades que l'on ne peut guérir; mais l'expérience prouve tous les jours que l'air de la campagne accélère la guérison de la chlorose contractée dans l'atmosphère insalubre des grandes villes.

On conseillera aussi l'exercice, mais en temps opportun, dans les premiers jours du traitement. Alors que les jeunes filles sont faibles, languissantes; que le moindre mouvement leur donne des syncopes, des défaillances, il serait absurde de les forcer à se lever, à prendre de l'exercice, sous prétexte de faciliter les digestions; cet exercice causerait alors plus de mal que de bien. Mais, lorsque par l'usage des préparations martiales et de bons aliments les malades auront repris quelques forces, on leur conseillera la promenade à pied, en voiture découverte, à cheval, dans des lieux bien aérés. Les exercices gymnastiques, à une certaine époque, peuvent avoir leur utilité, et de tous la danse est celui qui est préférable, parce qu'elle réunit le double avantage d'exercer également tout le corps et de donner de douces distractions à la jeune malade. Mais, pour avoir tous ces bons effets, il faut prendre cet exercice en plein air, et non dans des appartements échauffés par une réunion nombreuse, où l'on respire un air malsain.

Les voyages pourront être conseillés avec beaucoup de fruit, et surtout les voyages aux eaux minérales, à Vichi, Plombières, Spa. La nature des eaux, le changement d'air et les agréments du voyage tendent à faire recommander ce moyen.

Les frictions sèches, simples ou aromatiques sur toute la peau, les bains de rivière, la natation, les bains de mer dans la belle saison, auront de bons résultats.

Enfin, si la chlorose s'est développée à la suite d'un amour contrarié, la possession de l'objet aimé vaudrait mieux que tous les médicaments du monde. Mais hors de là, la grossesse, si elle venait à avoir lieu, les pertes assez abondantes à la suite de l'accouchement, la lactation ne sont-elles pas de nature à ruiner la constitution débile de ces malades; et les conséquences du mariage ne contrebalancent-elles pas l'avantage qui pourrait, à la rigueur, résulter d'une stimulation portée sur les organes génitaux? N'est-il pas à craindre aussi qu'une femme aussi débile, qui à peine a assez de sang pour elle, ne donne le jour à des enfants faibles et cacochymes?

Jusqu'ici nous n'avons rien dit sur les moyens de rappeler les règles; mais, comme dans notre opinion l'aménorrhée est presque constamment un effet et non pas la cause de la chlorose, nous pensons qu'il n'y a pas de meilleur emménagogue que le traitement dirigé contre la chlorose elle-même, et souvent ce traitement suffira pour rappeler les règles. Cependant, quand la suppression des règles aura été brusque et qu'elle paraîtra avoir eu une grande part dans la production de la chlorose; ou bien, qu'après la disparition de tous les symptômes de la chlorose, il ne restera plus que l'aménorrhée, alors il sera utile de chercher à rappeler la menstruation par des moyens directs. En cette occasion, les saignées de pied et les sangsues seraient nuisibles; il vaudrait mieux donner du sang que d'en ôter. Mais, lorsque viendra chaque époque menstruelle, annoncée par des maux de reins, et le redoublement de tous les symptômes de la chlorose, on cherchera à pousser le sang vers l'utérus, par les pédiluves chauds et irritants, les vapeurs aromatiques dirigées vers les organes sexuels, les ventouses sèches à l'hypogastre, à la partie supérieure des cuisses. On a vanté surtout le safran, l'aloès, l'absinthe, la teinture d'iode à la dose de cinq à dix gouttes.

FIN.

Faculté de Médecine

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. DUBRUEIL, Doyen.	*Anatomie.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND, Président.	*Clinique chirurgicale.*
CAIZERGUES, *Examinateur.*	*Clinique médicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale.*
DUGES.	*Pathologie chirurgicale, Opérations et Appareils.*
DELMAS, *Suppléant.*	*Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.*
GOLFIN, *Examinateur.*	*Thérapeutique et matière médicale.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE, *Examinateur.*	*Clinique chirurgicale.*
BERARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
M.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KÜNHOHLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET, *Examinateur.*
TOUCHY.
DELMAS, *Examinateur.*
VAILHÉ.
BOURQUENOD.

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET, *Suppléant.*
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.